

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 39, numéro 1, 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103714ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103714ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1971). Pages de journal. *Assurances*, 39(1), 74–87.
<https://doi.org/10.7202/1103714ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU

VII

74

Pendant l'Expo, nous avons invité Pierre Dupuy à un coquetel au Ritz en l'honneur de nos amis et associés européens. Il est venu pour une heure gentiment, simplement. Il connaissait Madame de... qui a, à Paris une grosse situation mondaine et parapolitique. Elle reçoit admirablement dans son château qui, au Moyen-Âge, barrait la route du Loir aux Normands attirés par la Loire et sa région plantureuse. Depuis, le château s'est augmenté de plusieurs ailes, à des époques et avec des styles différents. Il y a quelques années, nous y avons passé une nuit et nous l'avons visité sous la conduite de C. de N. qui était, à ce moment-là, secrétaire d'Ambassade à Madrid. J'ai gardé du château un souvenir assez imprécis pour souhaiter le voir à nouveau. L'automne dernier, nous y avons couché, les R., les A. et nous. Malheureusement, retenus par le golf, nous sommes arrivés un peu tard. J'en ai été gêné devant l'attitude réservée des domestiques.

J.B. était à Madrid lors de ma première visite au Château. Un peu plus tard, il fit la connaissance de sa propriétaire à un dîner. Quelque temps après, il m'écrivit pour me dire : « J'ai dîné récemment avec une princesse dont le nom m'échappe. » Cette princesse, c'était Madame de ... qui se trouvait à une réception donnée par quelque grand d'Espagne à Madrid et à laquelle il assistait à titre d'ambassadeur.

Madame de ... a un bel appartement à Paris. En y entrant, j'ai été un peu surpris de voir un cadre qui contient les miniatures des dernières reines de France et, au-dessous, celles des maîtresses des souverains. Je n'ai pas posé de questions. Mais j'ai été un peu étonné de voir ainsi soulignées des relations que l'histoire ne peut ignorer, il est vrai. Si Marie Leczinska avait en partage la vertu et la fidélité, elle n'avait ni le charme, ni l'intelligence, ni le goût de Jeanne Poisson, devenue Marquise de Pompadour par la grâce d'un souverain qui, longtemps, apprécia la technique amoureuse de sa maîtresse, tout autant, sinon plus, que la qualité de son esprit. Sans Madame de Pompadour, le XVIII^e siècle n'aurait pas été ce qu'il fut. Même si on a beaucoup de respect pour la vertu, il faut avoir assez le sens des réalités pour reconnaître que les

maîtresses des rois ont souvent eu plus d'influence sur le siècle que l'épouse légitime. C'est cela sans doute que veulent rappeler les charmantes miniatures groupées en un seul cadre, comme la vie s'était chargé de le faire autour du prince, de son vivant.

Est-ce bien moral ? Non, sans doute, mais la vie étant ce qu'elle est, il y aurait quelque hypocrisie à ne pas reconnaître l'influence exercée par certaines femmes dans la vie du Royaume, en dehors de la cellule familiale.



Devant moi, il y a une photo de ma mère. Elle n'était pas grande, mais la longue robe qui lui va jusqu'aux chevilles et le manteau de phoque noir allongent sa silhouette. Elle avait cinquante ans à ce moment-là. J'en avais un peu moins de vingt, si je me rappelle bien. La photo a été prise avenue Winchester, où nous habitions dans une maison qui ne convenait pas à notre situation, nous avaient dit des amies de ma sœur, qui aimaient faire de *petites leçons* par défoulement ou hygiène mentale.

La rue était étroite, les maisons toutes simples. La nôtre avait le charme d'un intérieur où se manifeste le goût des gens qui l'habitent. Les meubles étaient de bonne qualité, sobres, mais tout tendait à créer une atmosphère sympathique : les tapis, les tentures, les œuvres d'art. Car mon père avait réuni dans la maison certaines choses qui lui donnaient de l'atmosphère. Il y avait les sculptures de Philippe Hébert, en particulier. Et surtout une très belle bibliothèque en sycomore, dont Hébert avait sculpté les motifs décoratifs : panneau central, frise, colonnettes et poignées des tiroirs.

Longtemps malade, ma mère avait le goût de la vie. Elle était gaie, curieuse, gentille. Je dirais distinguée, si ce mot ne comportait un sens péjoratif pour certains gens. Être distingué pour eux, c'est être assez snob ; c'est dédaigner un peu les autres. On peut l'être avec gentillesse et grâce puisque c'est une qualité qui est faite de retenue, de bonnes manières et surtout d'une façon particulière de voir les choses, de s'exprimer, de se conduire. Ma mère avait aussi une certaine verdeur de langage qui lui venait non pas de ses origines paysannes, mais du fait qu'elle avait vécu longtemps à la campagne ou très près dans la petite ville rurale qu'était Saint-Jean d'Iberville, autrefois. Elle en avait gardé un très bon souvenir.

Elle nous parlait parfois des gens qui, à l'époque de sa jeunesse, y constituaient la société. Non pas qu'elle en eût été. L'oncle, qui l'avait recueillie avec sa sœur, était hôtelier. Mais intelligente, elle voyait bien ce qui se passait dans la ville. La société, à l'époque, était faite de petits industriels, de commerçants, de juges, d'avocats, de médecins, de politiciens, d'employés de grandes entreprises américaines venus s'installer dans la ville. La plupart de ces gens vivaient au-dessus de leurs moyens, autour de curés qui s'efforçaient de donner le ton, avec un succès relatif, mais au milieu de l'estime et du respect général. Saint-Jean n'a jamais été un foyer d'anticléricanisme comme St-Hyacinthe, par exemple. Il y avait enfin les professeurs du collège, mal payés, mais instruits, cultivés parfois et qui donnaient une certaine atmosphère au milieu.

Le feu avait détruit la ville à la fin du siècle dernier. On l'avait reconstruite assez agréablement, sauf la grand'rue, qui groupait le commerce local des deux côtés de l'artère principale, droite, laide, comme la rue commerciale d'une petite ville de Nouvelle-Angleterre. Le canal et la rivière auraient pu être une occasion d'enjolivements. Leurs abords étaient laids parce que les berges du canal, utilisés pour le port, étaient bordées d'un côté par les laides façades arrière des maisons, des usines ou des établissements commerciaux installés sur la grand'rue. Et aussi parce qu'on s'était bien gardé d'y planter des arbres.



Dans un album consacré aux aquarelles de William Henry Bartlett¹, j'ai trouvé une assez curieuse vue de Saint-Jean. Il l'a faite en se plaçant sur la rive opposée, au cours de son voyage avec Lord Durham en 1838.

On y voit le vieux pont de bois qui existait alors. Je me rappelle très bien qu'entre Iberville et Saint-Jean, il y en avait un vers 1908 ou 1910, mais un autre sans doute. À son tour, il fut remplacé plus tard par l'actuel pont d'acier et de béton. Chose curieuse, on aperçoit dans le lointain l'église à qui l'aquarelliste prête une façade de pierre, garnie de créneaux comme un château-fort moyennageux et surmontée de chaque côté de clochers se terminant en forme de bulbes, comme dans l'architecture baroque. On se demande si Bartlett ne s'est pas fié à son imagination quand il a fait l'aquarelle. On voit mal, dans ce petit patelin si éloigné de l'Europe centrale, un double bulbe d'influence aussi inattendue. Devant cela, on pense à ces gravures dont j'ai déjà parlé. Faites

aux Pays-Bas, elles prêtent aux petites villes de Québec et de Montréal des façades en escalier et un aspect qu'elles n'ont jamais eues, avant d'être créées par des artistes aussi imaginatifs que peu fidèles aux faits.



J'ai gardé un bien bon souvenir des vacances passées dans le pays de ma mère à Saint-Jean. Pendant quatre étés, nous fûmes sous la tente à deux milles de la ville, le long du Richelieu. J'ai raconté ailleurs ce que furent ces séjours en pleine nature, vers 1908. Ce fut sans doute un des premiers essais de *camping* familial, avec des tentes de toile pour tous les usages, montées sur un plancher de bois, avec des lits superposés et l'éclairage au gaz acétylène. Le transport de la ville au camp était assuré par mon père qui avait un yacht (le *Clairon*), mû par un moteur Buffalo, étonnamment sûr, increvable, que nous avions encore à Vaudreuil et qui servit jusqu'en 1935, je crois.

77

Ma mère n'aimait pas trop le meuglement des vaches qui, à l'aurore, venaient boire à la rivière, non plus que les bêtes de tous poils qui, la nuit, circulaient autour des tentes, pourchassées par Jack, notre chien, fort comme un dogue et à la mâchoire de bouledogue. Il était notre ami, malgré toutes nos agaceries qui auraient été féroces parfois, si elles n'avaient été prises par lui comme une forme d'amitié. Entre les enfants et les bêtes, existe une étonnante fraternité qui ne se relâche pas.



À « Format 30 », l'autre soir, j'ai entendu une discussion entre deux étudiants, un préposé au placement et deux patrons, au sujet des diplômés H.E.C. Il y en aura 430 cette année: ce qui présente un problème. La discussion, cependant, a été assez lamentable. On se serait cru revenu aux débuts de l'École, quand on se demandait si le diplômé H.E.C. était bien formé, utile, s'il justifiait ce qu'il coûte. On avait l'impression de gens ne comprenant rien à la gestion. Il est évident que les H.E.C. ne préparent personne à diriger une entreprise à sa sortie de l'École. Celle-ci donne à ses sujets une formation non immédiatement utilisable, mais qui le deviendra dès que l'étudiant aura pris contact avec l'entreprise, qu'il se sera adapté, dès qu'il aura acquis une indispensable technique. On l'a habitué à aller aux sources, à raisonner, à trouver des

¹ Bartlett's Canada, A Pre-Confederation journey. Publié chez McLelland and Stewart Limited. 1969.

solutions, à comprendre. S'il a de l'audace, du dynamisme, de la méthode, de la souplesse — qualités qu'il développera au contact des affaires — il réussira très vite. Pour lui permettre de rendre service, il ne faut pas le coller quelque part et l'y laisser attendre. Il faut le faire passer dans les services les plus importants, lui permettre de se former. Sinon, il partira et l'expérience aura été coûteuse et inutile. C'est un risque qu'acceptent seules les grandes entreprises. Dès février, elles font leur choix au cours d'entrevues ménagées à l'École par le service de placement. L'année dernière, les salaires de début variaient de \$7,000. à \$9,000. par an. Les entreprises moyennes hésitent devant une pareille dépense initiale. Mais quelle qu'en soit la taille, pour tirer parti du sujet, il faut consentir à le suivre, à le former. Ce sera plus ou moins long. Si on ne le fait pas, je pense qu'on aura eu une dépense inutile.

On nous a donné un renseignement intéressant au cours du débat. Chez les H.E.C., il n'y a pas de chômage parmi les anciens élèves. C'est déjà un étonnant résultat dans une société qui en souffre douloureusement.



Dans *La Presse*, on a donné des photos d'un homme politique très en vue au Canada, qui ont été prises au moment de ses vacances dans les Alpes françaises. Après avoir été au soleil, il a fait du ski à Avoriaz, qui est, je crois, une des stations les plus fréquentées de France. On l'a photographié avec Brigitte Bardot et avec d'autres acteurs venus assister à la première de « *Bob & Carol and Ted & Alice* ». C'est son droit strict de fréquenter qui il veut. Mais il semble que, dans sa situation, il devrait éviter d'être vu avec des gens comme Henri Charrière, ancien bagnard évadé de Cayenne, interdit de séjour à Paris. Son livre *Papillon* est un *best seller*. De pauvre gueux, il est devenu riche du jour au lendemain. Il fréquente les endroits les plus chers, les plus huppés. Quelle revanche pour lui qui, pendant neuf ans, n'a pensé qu'à s'échapper du bagne. Je comprends qu'on achète son livre, qu'on le lise d'une traite, tant le récit de ses aventures est vivant. Mais de là à accepter d'être photographié avec lui, de l'inviter à sa table, il y a, me semble-t-il, *a whale of a difference*. Entre *playboy* et ministre de Sa Majesté, il y a une différence qu'il faudrait observer. Lui veut faire à sa tête, fréquenter les gens qui lui plaisent, faire ce qu'il désire. Il a agi ainsi toute sa vie parce qu'il était libre, célibataire, riche, fantaisiste. Je ne sais pas pendant combien de temps, il le pourra encore et jusqu'à quand on acceptera

qu'il se conduise avec une pareille indépendance d'esprit et de manières. Autres temps, autres mœurs, dira-t-on. Dans une démocratie aussi mouvante que la nôtre, on peut se demander pendant combien de mois ou d'années, un homme peut rester au pouvoir et y garder son groupe en faisant tout à sa tête et en donnant l'impression qu'il se *fiche* de tout et de tout le monde. On est bien loin de l'époque de MacKenzie King. Il a été choisi pour remplir un rôle particulier. Il l'a tenu jusqu'ici. Il est intelligent, assez souple, tenace. À certains moments, il a un grand besoin de liberté. Il lui faut jeter son chapeau par dessus les moulins. Il est attiré par les jolies filles, les situations particulières, le monde, les milieux plus ou moins interlopes. C'est son droit strict d'homme, mais peut-être pas d'animal politique.

19 février

Paris Match a donné récemment une très belle photo de Louise de Vilmorin, prise dans son salon de Verrières-le-Buisson. Très élégante, très racée, elle est entourée de photos, de peintures, de vieux meubles. Je ne sais pas où j'avais lu qu'elle devait épouser André Malraux. G.B.P. m'a raconté un mot qu'elle a eu à ce sujet quelque temps avant sa mort : « Me marier, moi, aurait-elle dit. Mais il n'y a que les curés qui y songent en ce moment ». Elle était un écrivain très fin, très élégant. Je crois que le premier livre que j'ai lu d'elle, c'est *Madame* de... Je n'ai pas voulu le relire parce qu'il m'avait un peu désappointé, malgré sa qualité. Il m'avait paru un peu vieillot, un peu passé. Il me faisait penser à quelque vase d'un galbe très fin, mais de ton un peu neutre : un vase qu'on aime prendre en main, toucher, palper comme un étoffe soyeuse, mais qu'on met de côté presque aussitôt.

Le frère J. est un exemple de ce que sont, parfois, ces religieux qu'on considère mineurs, parce qu'ils font partie d'un ordre qui ne leur confère pas la prêtrise. Certains d'entre eux ont joué dans notre société un rôle d'éveilleur, d'animateur, de guide précieux. Ainsi, le frère Marie-Victorin extraordinaire botaniste qui a fait école, les frères L. et Z., qui sont parmi les écrivains et les critiques littéraires les plus fins de leur génération. J... est un autre exemple des services que le clergé nous a rendus. Il est peintre, mais il est surtout professeur de peinture. Il aurait pu être un simple gribouilleur. À son collègue, il a été un véritable

animateur à qui Mousseau, Vermette, Barbeau et plusieurs autres doivent beaucoup. Ils lui sont restés très attachés. C'est cela, je pense, qui est la mesure des services qu'il a rendus.

A sa dernière exposition avec ses élèves, j'ai aimé de lui deux toiles où il rappelle les vitraux de la Cathédrale de Chartres : ces extraordinaires féeries de couleur qu'on a égalées nulle part.



80

Il est curieux de voir combien ma femme et moi avons des goûts et des habitudes différents. Elle aime se coucher tard, se lever tard, tandis que je suis tôt au lit. Véritable *père la couchette* a dit de moi une charmante femme, qui a parfois la dent dure.

Tôt couché, mais tôt levé. C'est le matin que j'écris le plus facilement. Les idées viennent en abondance pourvu que j'aie eu la précaution de noter la veille les sujets que je veux développer. Le soir, je ne pense qu'à éviter les discussions âpres et profondes, les lectures trop difficiles, les parloles à la télévision où l'on traite de la guerre au Vietnam, de l'opposition du capitalisme et du travail, de la pilule et d'autres sujets qui me mettent les nerfs en boule. J'aime mieux lire un livre qui me calme, parce qu'il est écrit dans un style que j'aime ou écouter un disque qui ne me donne pas l'impression d'une brosse aux crins durs, passée le long de ma colonne vertébrale.

Ma femme, elle, regarde ou écoute tout cela sans en être troublée le moins du monde. Aussi est-elle beaucoup mieux renseignée que moi sur l'actualité. A cause de mes goûts pour l'histoire, rien ne m'empêche de lire les journaux plusieurs jours après. Je peux ainsi suivre les événements avec toute la sérénité voulue. Je plaisante en essayant d'expliquer ma réaction devant les faits courants ? Oui et non. Je suis sûrement plus attiré par les morts que par les vivants. Connaître leurs sentiments, leurs réactions, comprendre leur milieu me plaît infiniment plus que suivre les événements de très près. Ainsi, à certains moments, ai-je pu passer à travers la vie sans trop m'inquiéter, en m'intéressant d'assez près au XIXe siècle et à ceux qui y ont vécu. Heureusement, G.B.P., avec gentillesse, me tient au courant de ce qui se passe.

21 février

On m'a offert en cadeau un *col roulé*. Le premier que j'avais vu m'avait fait sursauter : surtout celui qu'un de nos amis portait un jour

avec un bijou d'or. Il était très chic ainsi. Pourquoi faut-il que, dans notre milieu, on croie qu'il faille éviter tout ce qui est différent, tout ce qui tranche sur les autres ? Pour avoir le *chic anglais*, il faut porter des vêtements sobres, bien taillés, une cravate sombre, avec tout au plus des rayures claires correspondant aux couleurs de son collègue. Psychologiquement, il y a là, je crois, un héritage du début du *xx^e* siècle, car au *xix^e* on avait encore une certaine fantaisie vestimentaire. Ainsi, au début du siècle dernier on avait encore les cheveux longs qui se terminaient en couette et un vêtement montant très haut, mais laissant paraître un foulard blanc roulé trois fois autour du cou; on portait aussi la culotte. Voici par exemple, comment on décrit le costume de Joseph-François Perrault vers 1800 : « Il porta longtemps des habits à basques de velours de couleurs, gilet de satin brodé de paillettes d'or, jabot en dentelles, bas de soie et souliers à boucle, perruque blanche ».¹ Ce n'était pas un cas isolé. Ainsi Berczy présente, vers 1805, Louis Dulongpré, comme portant . . . un long gilet de couleur pâle, culotte noire et bas de soie noire, avec souliers très découverts et boucles en diamants ».

Je me rappelle les vestons aux parements de couleur, les capes doublées de soie ou de velours aux teintes violentes que portait un de nos amis, il y a 40 ans. Il ne faisait pas scandale parce que, de lui, on ne pouvait attendre que l'exceptionnel. À nous, les embourgeoisés, il aurait été impossible de paraître ainsi dans le monde.

Sans suivre ce couturier qui, récemment, proposait aux hommes des robes comme en portent les femmes, il ne faudrait pas éviter une certaine fantaisie vestimentaire. Elle enlèverait à notre costume la rigueur dont nous avons beaucoup de mal à nous débarrasser.

Mais peut-on justifier ce complet moutarde, recouvrant une chemise bleue, que portait un de nos nouveaux collègues de la Société Royale le jour de son intronisation ? Dans ce domaine, il y a évidemment une question de bon ou de mauvais goût.



J'ai rapporté de la vallée de la Bièvre, il y a deux ou trois ans, une bien jolie tuile achetée dans une maison ancienne, où dans un charmant décor, habitent et travaillent un groupe d'artistes. La Bièvre, c'est,

¹ Cité par Marie-Claire Daveluy, dans *Profilés littéraires*. Vol. 7 des Cahiers de l'Académie française.

82 je crois, le filet d'eau dont parle Georges Duhamel, dans le *Désert de Bièvre*. C'est là qu'il a logé l'intrigue d'un de ses livres les plus agréables: cette expérience de vie et de travail en commun qui n'a pas réussi parce qu'elle ne peut vraiment exister que dans une communauté religieuse. Il doit y avoir une règle qu'il faut suivre si l'on veut éviter une expérience éphémère et bien désappointante. Ce fut le cas des amis de Georges Duhamel, avec qui il tenta la vie en commun: source de joie et de fraternité croyaient-ils. Il semble que l'homme soit fait pour vivre tout au plus dans la cellule familiale, où la vie n'est pas toujours facile, comme on sait. Quelle sinistre farce que cette existence en commun de plusieurs ménages, qu'on nous présente à la télévision, comme une solution valable !

Avant de lire le *Désert de Bièvre*, j'avais abordé l'œuvre de Georges Duhamel avec *Cécile parmi nous*. J'en avais été ravi. Je sais que bien des gens n'aiment pas Duhamel. Certains se rappellent la conférence qu'il a donnée à l'Hôtel Windsor et que présenta si bien Camilien Houde. Duhamel avait paru au-dessous de tout, même pour nous qui aimions sa prose et sa conception de la vie. Il nous avait affreusement désappointés. D'autant plus qu'avant d'entrer dans la salle, il avait exigé le chèque de la Société Médicale qui le recevait à Montréal. Nous qui l'admirions, nous voulions oublier son geste et la médiocrité de son texte, comme aussi sa voix grêle et assez désagréable. Je pus constater à nouveau comme sa diction était médiocre plus tard, en écoutant un disque de lui sur lequel je m'étais jeté avec cet enthousiasme que, plus jeune, j'avais pour les écrivains qui me plaisaient comme Joseph Kessel, Jacques de Lacretelle, Jacques Chardone et Henri Béraud.

Les autres (ceux qui ne l'aimaient pas) n'ont jamais oublié cette conférence de Duhamel qui les confirmait dans leur opposition à un vieil écrivain chevronné qui, à leur avis, jouait dans la république des lettres un rôle hors de proportion avec la valeur de son œuvre.



27 février

Pourquoi me suis-je souvenu l'autre jour de nos amis les... Ah ! quelle famille: le père finissant lamentablement, les filles forcées de gagner leur vie et le faisant tout en devant le surveiller comme s'il s'était agi d'un enfant irresponsable. Elles menaient une vie où l'imagination et le réel s'entremêlaient. L'une des filles était l'intelligence et la finesse

mêmes; elle se complaisait dans la critique des autres avec une langue aiguësée et d'étonnantes trouvailles. Amoureuse d'un Anglais de passage au Canada, elle le suivit à Londres pendant la guerre, se retrouvant au sous-sol d'un immeuble parmi les décombres, un jour qu'une bombe était tombée à côté, mais heureuse d'habiter dans la même ville que son homme. Elle nous écrivait parfois des lettres extraordinaires, vivantes, remplies de petits faits imaginaires ou réels qui nous permettaient de vivre sa vie qui, même débarrassée des détails inventés de toute pièce, sortait toujours de l'ordinaire.

Mariée à un Français aimant le risque, l'autre vécut à Paris pendant une partie de la guerre. Son mari était charmant, mais il avait le goût de l'intrigue et de l'aventure. Comment tous deux purent-ils en pleine guerre venir au Canada et revenir en France, avec la bénédiction des gouvernements allemands et canadiens ? Je ne sais mais après la libération, nous le vîmes photographié au milieu d'un groupe de résistants. Je le retrouvai longtemps plus tard au service du gouvernement français; ce qui n'aurait pas été permis à tout autre avec un pareil dossier. Attaché au début de la guerre au Cabinet présidentiel, il revint à l'État après un long cheminement obscur.

C'est un roman dont je raconte la trame ? Pas du tout, simplement la vie de quelques-uns de nos amis, entraînés par les malheurs familiaux dans une étonnante kermesse en des temps troublés. Bousculés par des événements sur lesquels ils n'avaient aucune influence, ils ont vécu une existence ahurissante dont ils se sont tirés le mieux possible. C'est ce que nous rappelait une lettre que ma femme a retrouvée ces jours derniers dans de vieux papiers. Vivante, remplie de fautes d'orthographe, bousculante, elle nous a émus rétrospectivement car, à travers les faits véritables et les autres, nous retrouvions notre amie. Au fond, elle fut très malheureuse, même si elle frondait pour n'avoir pas à en convenir.



En septembre dernier, j'ai rapporté de Paris *Le Petit Larousse*. Je voulais compléter le *Robert* et le *Littré* que j'avais déjà. Les gens qui n'écrivent pas se réfèrent bien rarement au dictionnaire. C'est quand on le consulte qu'on se rend compte combien la langue est complexe. Si on croit la connaître, on voit vite qu'on la sait peu. Que de mots employés à tort et à travers si on n'en vérifie pas le sens.

J'ai raconté ailleurs quels services m'ont rendus Léon Lorrain et, plus tard, Olivar Asselin à ce sujet. Ils étaient sans pitié. Un jour qu'il faisait la correction d'un de mes textes, Léon Lorrain me dit: « M. Parizeau, vous avez un sens de l'orthographe très personnel. Je vous en félicite. Je dois cependant vous signaler que Larousse et moi ne sommes pas de votre avis. » De son côté, Olivar Asselin sabrait dans ma prose, au point que j'en aurais été bien malheureux s'il n'avait fait de même pour ses textes.

84

Tous deux m'ont enseigné à épurer ma prose, à faire la chasse aux adjectifs, aux adverbes, aux mots inutiles et à me servir du dictionnaire. C'est autant de choses qu'il faut faire si l'on veut écrire convenablement. Les mots ont un sens, dont il faut tenir compte si l'on veut éviter le charabia. Il n'y a pas que le *joual* qui soit condamnable, en effet. Mais n'y a-t-il pas là des idées d'un autre temps ? Celui qui les exprime n'est-il pas dépassé ? Je ne le crois pas car si la langue doit évoluer, il y a un certain nombre de règles qu'il faut observer.



Trois députés libéraux sont allés récemment discuter avec les étudiants de l'Université Laval et de deux C.E.G.E.P. Ils font partie du groupe des quinze qui veut rallier la jeunesse à la cause fédérale et, pas voie de conséquence, au parti libéral.

Radio-Canada a présenté un long film sur le sujet. Je l'ai regardé avec assez d'attention pour constater les difficultés qu'on va avoir à convaincre une jeunesse frondeuse. Deux ou trois choses m'ont frappé. D'abord, la facilité avec laquelle la plupart des étudiants ont parlé, aussi bien au niveau du secondaire que de l'universitaire. Autrefois, exprimer sa pensée était pour la plupart une tâche ardue. Les mots ne venaient pas, la phrase était lourde, imprécise, l'idée en sortait informe, presque inexistante. Je ne dis pas que tous parlent maintenant une langue impeccable, mais le débit est facile et l'on voit assez bien où l'orateur veut en venir, même si ses idées ne sont pas toujours aussi précises qu'on le souhaiterait. On a l'impression que la nouvelle génération s'exprimera beaucoup mieux et dira beaucoup plus facilement ce qu'elle veut. Raisonnera-t-elle mieux ? Cela, c'est une tout autre histoire.

Il est frappant aussi de voir comme les jeunes sont montés contre le fédéralisme. Quand les orateurs ont dit qu'ils étaient venus en faire

non pas l'éloge, mais en discuter, il y a eu des rires et des remarques assez dures. Avec son intransigeance et son audace ordinaires, la jeunesse fonce sur l'obstacle. Elle tient très nettement responsable Ottawa de la plupart de ses inquiétudes et de son mécontentement. Tout en reconnaissant la faiblesse de certaines équipes antérieures, les députés ont dit à plusieurs reprises: pourquoi vous arc-bouter, pourquoi ne pas comprendre l'importance des postes que l'équipe francophone remplit à Ottawa et le rôle qu'elle peut jouer si on l'appuie? C'est peut-être le principal argument. Il est évident que la nouvelle équipe est plus importante, plus homogène que jamais. Il est non moins vrai que c'est en l'appuyant qu'on peut le mieux aider ceux qui sont en poste. Malheureusement, dans la province de Québec, l'équipe provinciale est faible. Elle a été désorganisée par le départ de ses meilleurs éléments, par la démission imposée à Jean Lesage. Elle peut encore être affaiblie par l'intervention du groupe fédéral. Je crains que le refus à Québec des deux cents millions et l'octroi au même moment de cent millions à la Saskatchewan n'arrangent pas les choses.¹

7 mars 1970

Je viens de terminer mon travail sur Monseigneur Ignace Bourget. Il est certain qu'il déplaira à tout le monde parce qu'ayant voulu comprendre l'Évêque, je n'ai pu ni le condamner, ni le louer sans restriction. Il est vrai qu'il a été très dur pour les membres de l'*Institut Canadien* mais, à mon avis, il défendait avant tout la Religion ou ce qui en était la conception de l'époque. Il s'est aussi opposé à la liberté de penser, en dehors de l'Église. Mais il a été bon pour les petites gens. Il les a aimées et il a été aimé d'eux. Il a donné un extraordinaire essor à son diocèse. Il s'est heurté à bien des gens, à bien des intérêts. Il a créé une structure et des œuvres qui non seulement existent encore, mais qui ont rendu les plus grands services. Pour ma part, si je l'admire sous certains aspects, je ne peut qu'être désolé par son étroitesse et sa rigidité d'esprit.

Le texte est précédé d'une phrase liminaire empruntée à Guillaume Apollinaire: « Les jours passent et je demeure » Bien des choses séparent ces deux hommes; mais il m'a semblé que la pensée de l'un convenait admirablement à l'autre dont un monument et les œuvres rappellent le souvenir.



¹ Comme on se trompe, quand la machine électorale se met en marche et qu'on n'en tient pas assez compte.

Marc-Aurèle Fortin vient de mourir à 82 ans, quelque part dans la province. Oh ! la tristesse de cette vie consacrée à la peinture, à la recherche de procédés nouveaux, aux jeux de couleurs vives, à une conception personnelle du métier ! Quand, enfin, son œuvre commença d'être reconnue, il était trop tard. Rien ne lui appartenait plus. Tout avait été vendu et, lui, subsistait à peine. Quelle pitié que d'aller mourir dans un hospice quand ses toiles ont atteint enfin la cote qui lui aurait permis de vivre en paix et seul, entouré d'un décor aimable ! Tous les peintres ne finissent pas ainsi. Mais comme la vie est dure parfois pour les meilleurs ou les plus audacieux, pour ceux qui, toute leur vie, cherchent des modes d'expression nouveaux ! Je sais que, maintenant, elle est un peu moins méchante pour eux. Je sais qu'en Europe et aux États-Unis, il y a de grands noms et qu'ils le sont devenus avant qu'il ne soit trop tard. Il y en a qui sont riches, très riches, tels Picasso, Salvator Dali, Miro devant qui s'incline presque tout le monde, quelles que soient leurs extravagances. Périodiquement, on tient des expositions pour rappeler qu'à une époque de leur vie, ils ont été de grands peintres presque conventionnels, qu'ils ont évolué, qu'ils ont trouvé des techniques nouvelles, que sans eux la peinture serait peut-être redevenue académique. Je sais aussi que, parmi nos peintres, il y a Borduas et Riopelle qui, de leur vivant, ont eu avec leur peinture le moyen de vivre et bien, le goût et les moyens de l'acheteur aidant. Mais quelle pitié que, dans la génération précédente, il y en ait eu, tel Marc-Aurèle Fortin, qui sont morts à l'hospice dans une bien pénible atmosphère. Fortin était un peintre intéressant, dont la plupart des toiles ont eu une bonne cote, mais d'autres en ont profité. Ce qui est vrai des peintres l'est aussi des poètes. Ainsi, Paul Morin, poète délicat, l'un des plus charmants et des plus brillants de sa génération. Il serait mort dans le désespoir si des Frères humains ne l'avaient accueilli. Victor Barbeau vient d'en faire l'éloge. Il faut l'en remercier.



J'ai eu un choc le jour où j'ai reçu mon premier chèque d'Ottawa pour la rente viagère que m'accorde, sans que je la demande, un État à la fois prodigue et attentif à la misère des uns. Cinq ans plus tard, un autre gouvernement — provincial cette fois — venait me rappeler que les années passent bien vite et que j'avais atteint l'âge où il est bon de s'asseoir au soleil et de laisser les autres assumer les responsabilités de la vie. Malheureusement, il est bien difficile d'accepter qu'on ne

puisse ou qu'on ne veuille rien faire. Simone de Beauvoir a écrit un livre sur la vieillesse. Elle en parlait l'autre jour à la télévision, avec une voix aiguë, assez désagréable, mais jeune encore et en donnant l'impression qu'elle ne pouvait pas ne pas avoir raison. Après d'autres, elle rappelait que l'âge n'était pas nécessairement le critère du vieillissement, mais qu'il fallait préparer sa vieillesse, l'orienter vers des tâches différentes qui demandent un effort moindre. Elle a raison sûrement, mais comme il est difficile de ralentir quand on est habitué à une allure rapide. Il ne faut pas cesser tout effort, car alors c'est l'ankylose. Le cerveau, comme les muscles, a besoin d'activité. Sinon, il perd sa valeur: les réflexes ralentissent et c'est bientôt l'arrêt d'une machine bien délicate... et la fin. Jusqu'où peut-on aller ? C'est, je pense, la question à se poser. Il appartient à chacun de nous d'y répondre. Pendant combien de temps pourrai-je tenir les affaires, même en dose décroissante, la revue et ce journal auquel je me plais tant ? Je me le demande parfois avec un peu d'anxiété.



Les étudiants H.E.C. ont voulu retirer le pantalon du chef libéral, après un discours prononcé à l'École. Ils voulaient l'ajouter aux trophées du Carnaval. La plaisanterie leur a paru bien drôle. Elle a fait rire certains. Mais pour nous qui accordons à l'hospitalité sa valeur ancienne, elle nous peine. L'homme politique, qui tenait à son pantalon et qui craignait le ridicule, a dû se réfugier dans le bureau du directeur, se jeter dans la neige en passant par la fenêtre, monter dans sa voiture et brûler un feu rouge pour éviter les jeunes fous qui étaient prêts à tout casser pour obtenir leur trophée vestimentaire. À mon avis, X aurait dû éviter de parler aux étudiants pendant cette période d'excitation collective, où les meilleurs sont prêts à n'importe quelle folie. D'un autre côté, rien ne justifie une pareille manière de procéder avec un homme jeune et d'une grande dignité de vie, à moins qu'on ne cherche à le démolir au début de sa carrière de chef de parti.¹ Ce serait assez odieux si cela était vrai même si, en politique, tous les coups sont permis.

X a eu le bon esprit d'y faire allusion en riant, lors de l'inauguration de la nouvelle école, huit mois plus tard alors que, de candidat, il était devenu premier ministre, entouré de huit gorilles, chargés de veiller sur sa personne après les événements d'octobre.



¹ Ce qui fut vite oublié par tout le monde.